

Projet d'exposé - Genève le 19/12/2014

Par Jean-Pierre Barras

Chronologie des combats de l'Escalade

Tandis que les Genevois sortaient de leur torpeur et allaient aux nouvelles, Brunaulieu passa à l'action.

Il envoya deux détachements occuper les seuls points de passage entre la Corraterie et la ville, soit les portes de la Monnaie et de la Tertasse ; il laissa le gros de ses forces sur place, afin de protéger les échelles par lesquelles ses hommes continuaient à entrer dans l'enceinte, et emmena le reste de ses soldats à l'assaut de la porte Neuve.

Les soldats envoyés à la Tertasse s'acquittèrent de leur mission sans coup férir : cette ancienne porte était tellement délabrée qu'on ne pouvait plus en fermer les battants et cela faisait déjà plusieurs années que les Genevois la laissaient ouverte et sans surveillance pendant la nuit.

Les assaillants s'y installèrent donc et se préparèrent à la tenir face aux contre-attaques genevoises.

A la Monnaie, en revanche, les attaquants furent chaudement reçus : le chef de poste, le caporal Jacques Philippe, et ses hommes avaient eu le temps de faire tomber la herse de la porte de la Cité, interdisant de la sorte aux Savoyards l'accès à la fois à la rue du même nom et aux rues basses, et de se barricader à l'intérieur du corps de garde.

A l'issue d'un vif combat, durant lequel Jacques Philippe sera blessé, les Savoyards, conduits par Sonnaz, finiront tout de même par l'emporter et par se rendre maîtres de la petite place Notre-Dame délimitée par les trois portes de la Monnaie, de la Cité et du pont du Rhône.

Ce faisant, ils se retrouvèrent sous les fenêtres de Catherine Cheynel, épouse Réaume ou Royaume, qui, aussitôt après avoir été brutalement tirée de son lit, s'appliquera à les bombarder avec tous les objets lourds qu'elle trouvera dans son logis.

La première mention écrite de l'action de la « mère Royaume » date de 1606 ; elle a été publiée dans un ouvrage intitulé « *Le citadin de Genève* » ; en voici sa teneur :

« Vers la porte de la Monnoye il y en eust aussi une qui mit par terre son homme du haut des fenestres d'une maison à grands coups de pierre, & avec un fonds de tonneau quelle luy jetta sur le cerveau. »

On est donc très loin de la version romancée d'une marmite de soupe mijotant sur le coin du feu... mais sans doute aussi beaucoup plus près de la réalité historique !

Le petit détachement genevois d'une douzaine d'hommes qui gardait la porte Neuve n'était pas de taille à résister à l'attaque de Brunaulieu ; après avoir lâché leur coup d'arquebuse, la plupart des soldats se replièrent au pas de course vers le corps de garde de la porte de la Maison de Ville, en haut de la Treille, pour y donner l'alerte.

Les Savoyards qui s'élancèrent à leur poursuite y trouvèrent porte close et se firent accueillir par une grêle de balles qui les contraignit à rebrousser chemin.

Mais tous les Genevois n'avaient pas déserté le corps de garde de Neuve... Un d'entre eux, Isaac Mercier, soit s'y était caché au moment de l'attaque, soit avait fait mine de s'enfuir avec ses camarades pour y revenir ensuite en catimini...

Il se précipita en haut du bâtiment de la porte et trancha la corde qui retenait la herse, empêchant ainsi le célèbre pétardier Picot d'accéder aux battants.

Je vais par contre devoir tordre le cou à une tenace légende de l'Escalade, celle qui voudrait que Picot ait été écrasé par la chute de la herse...

En réalité, Picot avait vu Mercier monter dans les étages et s'était élancé à sa poursuite ; il était arrivé trop tard pour empêcher ce dernier d'accomplir son geste salvateur mais ne se trouvait malgré tout plus au rez-de-chaussée moment où tomba la herse.

Picot périt en fait un peu plus tard dans la nuit, durant la seconde attaque genevoise contre la porte Neuve.

Car le courage de Mercier n'avait que temporairement sauvé Genève de la catastrophe : abattre une herse ne rend en effet pas inviolable la porte qu'elle protège ; ce n'est qu'une mesure d'urgence qui permet de gagner le temps nécessaire à organiser une contre-attaque.

Aussi longtemps que les envahisseurs restaient maîtres de la place, le risque existait qu'ils finissent par démolir la herse à coups de pétards ou de masse et à accéder aux battants de la porte.

Pour conjurer définitivement le péril, les Genevois devaient impérativement bouter les soldats de Brunaulieu hors de la porte Neuve.

Il n'est donc pas étonnant que cette dernière ait constitué l'objectif le plus âprement disputé de la nuit : elle a changé six fois de mains (trois fois prise par les Savoyards et trois fois reconquise par les Genevois) en deux heures d'affrontements.

Le premier à tenter de reprendre la porte Neuve à l'ennemi fut Jean Vandel, un ancien soldat et officier de carrière devenu ensuite chef geôlier de la prison de l'Eveché.

Aussitôt arrivé sur la Treille, il appela à lui les quelques soldats qui s'y trouvaient et les emmena à l'assaut. Vandel et ses compagnons d'armes réussirent à atteindre la porte, mais pas à s'y maintenir, faute d'effectifs suffisants. Vandel lui-même fut tué au cours de l'engagement.

Dans le même temps, d'autres combattants genevois s'étaient élancés à la reconquête des deux portes intérieures tenues par l'ennemi ; ils avaient échoué à la Monnaie, où les Savoyards, après avoir momentanément perdu pied, avaient repris leurs positions mais l'avaient emporté à la Tertasse où l'ancien syndic Jean Canal avait trouvé la mort.

Et c'est précisément de la Tertasse fraîchement reconquise que partit la seconde attaque genevoise contre les envahisseurs qui tenaient la porte Neuve.

Commandée par un capitaine de la garnison, Blandano Condello, elle faillit réussir mais fut finalement défaite par un renfort savoyard venus in extremis des échelles.

Il est possible que ce soit vers la fin de cet engagement déjà que quelques soldats genevois, profitant de la confusion des combats et de l'obscurité, se fauilèrent jusqu'au coffre d'artillerie droit du boulevard (bastion) de l'Oye et mirent à feu une pièce de flanquement chargée à mitraille qui brisa au moins deux des trois échelles.

Sur le front de la Corraterie, les combats s'étaient propagés à l'intérieur des deux maisons les plus proches du point d'escalade, celles du pâtissier Aguiton et du marchand de soieries Julien Piaget.

Après en avoir enfoncé ou pétardé les portes arrières, les Savoyards chargés de protéger les échelles les avaient en effet investies dans l'intention, à la fois de se prémunir des tirs d'arquebuses venus des fenêtres et d'attaquer les Genevois à revers, par la rue de la Cité.

Mais ils furent tenus en échec par la résistance héroïque d'Abraham de Baptista et par la bravoure d'un jeune Conseiller de 34 ans, Pierre Cabriol, qui rassembla autour de lui un groupe de combattants résolu, se fit remettre la clé de l'immeuble Piaget par Jeanne, la femme de Julien, et se lança à la reconquête de la maison depuis la rue de la Cité.

Après de sanglants corps à corps qui coûteront la vie, entre autres, à Cabriol lui-même, les assaillants seront en partie massacrés et en partie rejetés sur la Corraterie d'où ils étaient venus.

L'anecdote maintes fois racontée de Jeanne Piaget barricadant sa porte avec une armoire tellement lourde qu'il fallut ensuite plusieurs hommes pour la déplacer n'est attesté par aucun texte contemporain de l'événement ; il s'agit soit d'une pure invention romanesque du 19^{ème} siècle, soit d'une histoire plus ancienne, colportée de bouche à oreille, qui aurait finalement été consignée par écrit à cette époque-là.

Pendant ce temps, à la Treille, un groupe de piquiers et d'arquebusiers s'organisait pour lancer une nouvelle attaque, la troisième de la nuit, contre la porte Neuve, toujours tenue par l'ennemi.

Ils avaient enfin réussi à se faire remettre les clés de l'arsenal et en avaient tirés des mantelets, ces espèces de boucliers sur roues dont ils allaient se servir pour se protéger des tirs adverses pendant leur progression vers leur objectif.

Au moment où le combat décisif s'engageait à Neuve, l'ultime verrou savoyard, celui de la porte de la Monnaie, cédait enfin grâce à l'intervention de renforts venus de Saint-Gervais par le pont du Rhône.

Rassemblés et organisés par Abraham Bourdillon, un corroyeur, ou fabricant de cuir, qui avait servi dans l'armée genevoise pendant la guerre de 1589-1593, les combattants du faubourg submergèrent sous le nombre les Savoyards qui tenaient la Monnaie et attaquèrent à revers ceux qui montaient au combat vers Neuve.

Pris entre deux feux, l'ennemi vit ainsi sa défaite consommée.

Vers les cinq heures du matin le combat cessa faute de combattants ; les derniers envahisseurs encore vivants avaient choisi soit de périr les armes à la main, soit de sauter au bas du rempart au risque de se rompre le cou, soit encore de se constituer prisonniers, en escomptant être ensuite libérés contre paiement d'une rançon, comme cela se pratiquait alors en temps de guerre...

Mais, comme vous le savez, leurs espoirs allaient être déçus... Faute d'état de guerre officiellement déclaré, le Petit Conseil les considérera comme de vulgaires brigands et les condamnera à être exécutés comme tels...